

III.

Trente-quatre ans après cette visite, par un magnifique soleil d'hiver, le 15 décembre 1840, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire et reçu aux bruyantes acclamations de tout un peuple, renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni, à lui seul, la gloire d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Louis XIV ! Napoléon mort allait prendre, sous le dôme des Invalides, la place que, de son vivant, il y avait marquée pour les héros.

La veille de ce jour et tandis qu'à la clarté des étoiles quelques vieux guerriers erraient silencieusement autour du temple élevé par le grand roi, ceux-ci crurent voir se jouer dans les plis frémissants du pavillon tricolore planté au-dessus du portail le génie d'Austerlitz, et la hampe de drapeau se courber sous de formidables efforts ; puis, au milieu de ce silence profond, ils crurent entendre dans l'air comme le vol d'un oiseau et voir une ombre colossale se poser au sommet de l'édifice. Alors, dans leur croyance que Napoléon ne pouvait pas mourir, ils pensèrent que ce devait être l'ombre de l'empereur, qui voulait étreindre encore une fois, comme il l'avait fait à Fontenoy, le glorieux symbole qu'il portait au milieu de la mitraille de Waterloo. En effet, l'ombre de Napoléon dut s'emouvoir en passant sous les arceaux du temple hospitalier. Elle aura reconnu ces étendards que le dieu des armées se plaisait à accorder à l'intrépidité de ses enfants. Dans les rangs éciaircis de ces vétérans mutilés qui vinrent pleurer au pied de son catafalque, elle aura reconnu quelques uns de ces fiers compagnons qui l'avaient suivi jadis sur la crête des Alpes et des Pyrénées, sur les sables de la Syrie et jusques dans les neiges de la Russie. Elle leur aura souri, et comme autrefois leur aura dit : " Soldats, je suis content de vous ! "

Le soir de cette tardive apothéose, lorsque la foule se fut tristement retirée de l'enceinte sacrée, lorsque le murmure de ses mille voix se fut effacé, que la solitude fut devenue complète et le silence profond, un invalide, presque centenaire, aveugle, et ne marchant qu'à l'aide de deux jambes de bois, entrait avec recueusement dans la chapelle ardente où reposait le corps de Napoléon. Arrivé à grand-peine jusqu'au pied du catafalque impérial, il voulut qu'on le débarrassât de ses jambes de bois, afin qu'il pût mieux s'agenouiller ; puis se prosternant, et, de son front chauve, frappant les degrés, on entendit, mêlés à des sanglots,

les mots de Dieu, d'Empereur, de Père, sortir de sa bouche en bégaiements inarticulés. Enfin, lorsque deux invalides, après avoir arraché leur vieux camarade à sa poignante douleur, traversèrent la chapelle pour se retirer, on remarqua que les officiers supérieurs de l'hôtel se découvrirent respectueusement sur le passage du v. illard.

Cet invalide qui venait de rendre ce dernier hommage à la dépouille mortelle de Napoléon était Cyprien, le petit-fils du père Maurice.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

MARTIN GUERRE.

On a coutume de s'étonner de la ressemblance frappante qui existe quelquefois entre deux personnes étrangères l'une à l'autre : c'est le contraire qui devrait surprendre. En effet, comment ne pas admirer cette puissance de création si infinie dans sa variété, qu'elle ne cesse de produire des combinaisons toujours diverses avec des éléments toujours les mêmes ? Plus on réfléchit sur cette prodigieuse fécondité de formes, plus on en demeure stupéfait. D'abord, chaque peuple a son type distinct et bien caractérisé, qui le sépare des autres races d'hommes. Ainsi il y a le type anglais, le type espagnol, le type allemand, le slave, etc. ; puis, dans un peuple, il y a les familles, distinguées entre elles par des traits moins généraux, mais bien prononcés encore ; puis enfin les individus de chaque famille, que différencient des nuances plus ou moins tranchées. Quelle multitude de physionomies ! Quelle prodigieuse multiplicité d'empreintes dans les innombrables épreuves de la face humaine ! des modèles par millions, et point de copies. En présence de ce spectacle toujours nouveau, qu'est-ce donc qui doit nous inspirer plus d'étonnement, l'éternelle diversité des figures, ou la ressemblance fortuite de quelques individus ? Est-il impossible que d'une extrémité du monde à l'autre, il se trouve, une fois par hasard, deux personnes dont les traits soient formés sur un moule semblable ? Non, sans doute ; aussi, ce qui doit nous paraître plus surprenant, ce n'est pas que ces personnes existent en tel ou tel lieu de la terre, c'est qu'elles se rencontrent sur le même point, et qu'elles s'offrent ensemble à nos yeux, si peu habitués à de telles ressemblances. Beaucoup de fables ont été bâties sur ce fait, depuis Amphitryon jusqu'à nos jours ; l'histoire en a aussi présenté quelques exemples, tels que ceux du faux Dmitri en Russie ; de Perkins Warbeck en Angleterre, et de plusieurs autres imposteurs célèbres : mais l'a-